

LAROUI, FOUAD (2008)

*La femme la plus riche du Yorkshire*

Éditions Julliard  
158 p.

SABAH SELLAH

Dans notre civilisation, celui qui diffère de moi,  
loin de me léser m'enrichit  
ANTOINE DE SAINT EXUPÉRY

J'écris pour dénoncer des situations qui me choquent.  
Pour dénicher la bêtise sous toutes ses formes.  
La méchanceté, la cruauté, le fanatisme, la sottise  
me révoltent (...).<sup>1</sup>

Né au Maroc, à Oujda, en 1958, économiste de formation, professeur de littérature, écrivain et critique, chroniqueur au magazine *Jeune Afrique*, Fouad Laroui est un auteur prolifique<sup>2</sup> et engagé.

Il mêle dans son dernier roman, *La femme la plus riche du Yorkshire*, l'autobiographie et l'humour. Il nous livre l'histoire d'Adam Serghini, né au Maroc et professeur d'économétrie. Armé de son doctorat en économie, il obtient une bourse de recherche qui le conduit à l'Université du Yorkshire, en Angleterre. Mais cette discipline peu stimulante cache un autre projet, à savoir comprendre l'Anglais:

---

1 Extrait d'un article de Fouad Laroui pour *Le Magazine Littéraire*, avril 1999.

2 On lira avec intérêt des œuvres comme *Les Dents du topographe* (1996), *De quel amour blessé* (1998), *Méfiez-vous des parachutistes* (1999), *Le Maboul* (2000), *La Fin tragique de Philomène Tralala* (2003), *Tu n'as rien compris à Hassan II* (2004), *De l'islamisme, une réfutation personnelle du totalitarisme religieux* (2006).

[...] L'essentiel, son projet secret, c'est qu'il voulait comprendre l'Anglais. Fascinant, l'Anglais! On connaissait le Peul, on subodorait le Soussi, on disséquait le Papou mais l'English? Certes, des préjugés circulaient, des portraits, des croquis tracés sur l'ouï-dire et la mauvaise foi; on le disait ambigu ou inversé, du côté de Tanger, on le croyait riche à Marrakech, on l'imaginait fou à Essaouira; mais Adam Serghini voulait du visuel, du vécu, du humé, du furtivement palpé. Il alla donc voir, in situ, ne haïssant ni les voyages ni les explorations. (LAROUÏ, 2008: 10)

Il décide donc d'entamer son exploration en se rendant dans cette véritable institution qu'est le Pub, afin d'y étudier l'autochtone, cette "[...] ethnologie mystérieuse" (11), et "[...] des plus intéressantes" (60). Et c'est au cœur du Blue Bell, muni de son carnet, qu'il espère découvrir l'âme anglaise. En effet, "le Blue Bell [qui] fait partie de ces désastres alcoolisés [...] [est] devenu le promontoire préféré d'Adam Serghini" (12). Une personnalité excentrique, arrogante et pétrie de préjugés se présentera à lui. Elle lui déclamera ce refrain qu'il ne cessera d'entendre, à savoir qu'elle est la femme la plus riche et la plus influente du Yorkshire.

Dès le premier contact, "[...] elle lui souffle la fumée de sa cigarette dans les yeux" (7), ce qui fera naître chez Adam Serghini un agacement certain. Mais, il le surmontera au profit des intérêts de la science: "[...] Il tenait là une reine, la reine de cette ruche qu'est le centre de York, et il devait encore supporter quelques piqûres dans l'intérêt de la science. [...] On peut haïr ce qu'on dissèque (peut-être faut-il haïr ce qu'on dissèque) mais il faut finir le travail" (15). Serguini voit en Cordélia, un "[...] très beau spécimen" (60) chauvin et sectaire.

Celle qu'il surnommera in petto Cruella, affiche, avec un orgueil non dissimulé, combien elle est fière d'appartenir à une nation qui "[...] [L'Angleterre] était d'abord une société de classes" (25). Elle tient en piètre estime tout ce qui traite de la France, mettant en avant les vieilles rivalités entre les deux Nations. Elle l'inonde de ses préjugés et n'hésite pas à dénigrer le pays de Serghini: "[...] Je vais souvent en France, je suis dans la haute couture, tu comprends [...]. Mais la France est très surfaite (dénigrer la France, ça doit signifier quelque chose – peut-être est-ce une rivalité immémoriale entre deux grandes tribus). J'achète surtout en

Italie, maintenant Milan...” (15), “Paris is nothing” (82), “Avenue Montaigne is nothing” (83). Charles de Gaulles, qu’elle prononce “Di Gow!” ne représente rien à ses yeux par rapport à la majesté immémoriale de Churchill. Elle veut l’humilier et par là-même le rabaisser par le biais de la critique. Elle le méprise avec sa fortune, son immense demeure, ses boutiques, son restaurant (“La Baguette”), son magasin d’antiquités.

Elle lui fait part de son manque de goût pour un français. Il essuie les lazzis de cette femme à l’esprit consumériste, surfait et aimerait lui dire qu’elle manque de bonté, d’humilité et d’humanité mais il se garde de toute critique à son endroit. Flegmatique, Serghini a compris que toutes ces critiques avaient pour but de le heurter. Mais paradoxalement, elle se confie à lui car, selon elle, “il ne fait partie d’aucun dispositif” (48). Elle lui fait part des origines de sa richesse. Elle est, en effet, devenue riche à la suite d’un mariage qu’elle a contracté avec Térance. Par la suite, elle a géré sa fortune car il en était incapable. Elle l’a placé en Inde accompagné d’un Gourou qui l’encadre. Ainsi, est-elle devenue l’unique gérante de sa fortune.

Il apprend qu’elle a deux filles qui ne lui parlent plus et dont l’éducation a été confiée à son ex-mari, Tom. Homme brisé et alcoolique, il vit dans une cabane, au fond du jardin de Cordelia. Elle est qualifiée, par ce dernier, de “black widow”, de “mante religieuse” (123).

Altière et d’une rare suffisance, elle pense que tout le monde est à ses pieds et que tout le monde en veut à sa fortune. Cependant, elle a à l’égard de Serghini une attitude ambiguë. En effet, elle cultive le mépris et la méfiance à son endroit mais ne peut s’empêcher de le courtiser: “Moi, Cordelia, explique-t-elle, je suis celle qui te parle, qui daigne te parler, petit Moroccan de rien” (78). Elle ira même jusqu’à l’inviter dans sa demeure et lui préparer un succulent couscous dans l’espoir qu’il cède à ses faveurs. Mais il déclinera son offre peu attrayante.

Elle le considère comme un *social climber*, un arriviste qui n’a de cesse de gravir la hiérarchie sociale. D’ailleurs, elle n’hésite pas à lui dire en le toisant: “Je te présenterai peut-être, un jour, à mes amis, quand tu seras dégrossi” (109). De plus, Cordelia n’aura de cesse de le renvoyer, constamment, à ses origines:

[...] Cruella considère soigneusement le jeune Serghini. C’est très

étonnant, on se croirait au musée de l'Homme, elle lui scrute le visage, mesure au jugé le crâne (brachycéphale?), elle le toise, pour un peu elle lui tâterait le muscle et lui examinerait les molaires. Il se sent devenir cheval, il hennirait presque d'indignation s'il n'avait décidé, une fois pour toutes, de faire de la passivité sa force. Elle lui demande, d'un ton sans réplique, qui il est et qu'est-ce qu'il fait au Blue Bell, auberge où l'on connaît sa clientèle et où l'étranger –c'est lui– fait tache. Il pourrait s'insurger, répondre que ça ne la regarde pas, qu'on est en république, même déguisée en monarchie, qu'il a le droit d'aller où ça lui chante, etc. Il ne le fait pas, pourtant, et il déroule son curriculum vitae en omettant avec soin tout ce qui concerne ses origines barbaresques. (25)

En effet, il n'est pas dupe et constate que certains ne voient en lui qu'un *wog* (acronyme de *Westernized Oriental Gentleman*), en anglais bougnoule.

L'ouverture d'esprit du narrateur s'est exprimé dans son approche:

[...] Il était chez lui, et moi j'étais l'invité, l'hôte, l'étranger. En entrant en Grande-Bretagne, en traversant la Manche, j'avais passé un accord tacite avec l'autochtone: il me tolère, je ne le juge pas. Il n'y a que sur les principes généraux, ce qui transcende les nations et les ethnies, ce qui ne concerne que l'être humain, que je me permets d'avoir un avis. La cruauté, par exemple, c'est inacceptable... (68)

D'ailleurs, à la fin du roman, il constatera qu'il n'est pas parvenu à comprendre cette "ethnie", cette tribu particulière et il affirmera: "à ceux qui lui demandent, au gré d'une rencontre: "Ils sont comment, les Anglais?", Adam répond invariablement: "Ce sont des gens très polis. Quant au reste, je n'en sais rien" (158).

C'est dans cet endroit, où les langues se délient après plusieurs verres de bières, que ces hommes avinés n'hésitent pas à dire à Adam Serghini ce qu'il pense de lui et de son projet d'étude. En outre, le fait qu'il ne boive pas d'alcool, ce qui lui sera d'ailleurs reproché, ne facilite guère son intégration parmi les habitués des lieux. L'ethnologue novice examine, observe ces hommes, devant leurs pintes de bière, désireux de refaire le

monde mais aussi pétris de désillusion. Les rôles sont, en effet, inversés et ils ne l'acceptent pas. L'ethnologue d'hier devient, dès lors, l'objet d'étude de celui qui l'était jadis: "[...] Vous feriez mieux d'aller exercer vos talents ailleurs: nous ne pouvons pas être *ethnologisés*" (76).

Par ailleurs, et puisqu'on en parle, quelles sont, vociféra-t-il, quelles sont vos qualifications? Car enfin, c'est bien beau de venir de votre lointain Morocco explorer nos champs et nos femmes, supputer nos raisons d'être, mais, ethnologue, l'êtes-vous vraiment? [...] Car l'objectivité? Prouvez-nous que vous nous voyez comme nous, nous considérons l'indigène dans sa forêt ou votre grand-père dans sa montagne: sans y rien comprendre, d'abord. Sans y rien connaître. Forme vague dans sa djellaba. (74-75)

L'esprit impérialiste, colonial de certains s'affiche ici sans le moindre complexe.

Tout au long du roman, Cordelia a fait montre de beaucoup de suspicion à l'égard d'Adam Serghini. S'arcboutant à ses origines, elle s'est trompée d'ennemi et n'a pu voir le plan que fomentait son ex-époux Tom, ses deux filles et Gustave, le chef de son restaurant. Ironie du sort, elle fut spoliée par ceux dont elle avait confiance. À la suite de son infortune, elle confessa à Serghini: "Tu es mon seul ami" (147). Cette déclaration le submergera de pitié.

Elle se rendra à l'évidence que "l'unique homme de sa vie" (143), et ses deux filles lui ont joué la même pièce. Quelle "[...] belle allégorie, l'Étranger consolant l'Autochtone' [...]" (148) conclura Serghini.

Véritable roman ethnologique où Fouad Laroui dépeint avec subtilité des êtres aux opinions bien arrêtées. En outre, l'auteur dénonce dans ce roman les dégâts de l'ethnocentrisme, des préjugés, joints au manque de culture. L'auteur a mis en exergue, dans une langue fluide et pleine de finesse, l'insolence d'esprits pompeux. Il parviendra à montrer que la non reconnaissance de l'Autre nourrit les stéréotypes les plus insensés. Car reconnaître l'Autre, celui qui diffère de notre moi, c'est avant tout le respecter en tant qu'individu.